

John ROEMER. *How We Cooperate. A Theory of Kantian Optimization*. Un vol. de ix-236 p. New Haven/London, Yale University Press, 2019. Prix: 65\$. ISBN 978-0-300-23333-9.

L'ouvrage de J. Roemer prend sa source dans une double critique de la pensée économique : d'une part, la théorie économique, qu'elle étudie le fonctionnement des marchés ou le déroulement des jeux (*game theory*), s'est presque exclusivement concentrée sur la compétition entre les hommes, plutôt que sur la coopération; d'autre part, même lorsqu'elle a analysé la coopération, la théorie économique l'a fait dans un cadre étroit et inadapté. Roemer propose une théorie originale de la coopération, définie comme le fait de « travailler ensemble, agir en conjonction les uns avec les autres, dans le but de poursuivre une fin ou un objectif » (p. 4). Plutôt que d'expliquer la coopération en introduisant des composantes « exotiques » dans les préférences individuelles (p. 10) – telles que l'aversion à l'inégalité (Fehr et Schmidt), l'altruisme conditionnel (Rabin) ou la joie de donner (Andreoni) – Roemer rend compte de la coopération en supposant des préférences égoïstes, mais en modifiant la manière d'optimiser de l'agent économique. Ce qui change, c'est le rapport des individus à l'objectif (égoïste) poursuivi, leur manière de chercher à atteindre celui-ci. Ce changement de perspective peut être illustré à l'aide d'un jeu symétrique entre deux opposants (chaque joueur faisant face à la même structure de *pay-offs*). Selon la théorie standard, les agents, avant de choisir une stratégie, se demandent « étant donné la stratégie choisie par mon adversaire, quelle serait la meilleure stratégie pour moi ? » (p. 12). L'approche défendue par Roemer remplace cette question par une autre : « Quelle serait la stratégie que j'aimerais voir jouée par tous les joueurs ? » (p. 12). Roemer dénomme le second processus « optimisation kantienne », car cette manière de penser sélectionne les meilleures stratégies généralisables à tous, dans l'esprit du premier impératif catégorique défendu par Kant dans *Les fondements de la métaphysique des mœurs* (1785) : « Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle » (p. 94). Comme Roemer le reconnaît (p. 13), le terme « optimisation kantienne » n'est pas fidèle aux idées de Kant : là où les impératifs kantien sont inconditionnels, ceux étudiés par Roemer sont conditionnels (aux objectifs représentés dans les préférences des agents). Roemer utilise néanmoins le terme d'optimisation kantienne, afin de se placer dans la lignée des économistes tels J.-J. Laffont, qui ont avant lui étudié des agents qui choisissent la meilleure stratégie généralisable à tous.

La critique selon laquelle les économistes se concentrent trop sur la concurrence, et pas assez sur la coopération, est ancienne. On la retrouve dans les *Principes d'économie politique* de John Stuart Mill (1848) : c'est la principale critique que Mill formule vis-à-vis de la théorie de la division du travail énoncée par Adam Smith dans ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776). Ce qui motive l'ouvrage de Roemer n'est pas neuf, mais ce livre apporte cependant deux contributions majeures. Tout d'abord, en démontrant la capacité de l'optimisation kantienne à éclairer nombre de problèmes (tragédie des biens communs, réchauffement climatique), ce traité jette les fondations d'un nouveau programme de recherche en économie. Ensuite, l'ouvrage de Roemer fait un apport à l'épistémologie de la discipline économique, en posant nombre de questions de méthode. Peut-on inclure n'importe quoi – y compris des « arguments exotiques » – dans les préférences individuelles, quitte à rendre une théorie économique non-falsifiable ? (p. 10-11). Comment représenter les choix, sur la base de quels contrefactuels ? (p. 69). Comment trancher entre deux concepts d'équilibre équivalents d'un point de vue observationnel ? (p. 86). La portée de ces questions dépasse de loin la problématique de la coopération.

La première partie de l'ouvrage (chapitres 2 à 10) étudie le processus d'optimisation kantienne dans le cadre de la théorie des jeux, et compare l'équilibre de Nash (atteint lorsque chaque joueur choisit la meilleure réponse aux actions des autres joueurs, actions prises comme données) et l'équilibre kantien (atteint lorsque chaque joueur choisit la meilleure action généralisable à tous les joueurs). Roemer démontre que dans de nombreuses situations (biens publics, externalités), l'équilibre de Nash n'est pas Pareto-optimal, tandis que l'équilibre kantien l'est. Le chapitre 2 présente l'équilibre kantien dans le cadre de jeux symétriques, où les contrefactuels considérés dans les décisions incluent les vecteurs de stratégies où *tous* les joueurs adoptent la même stratégie. L'équilibre kantien simple est une situation robuste à toute déviation de stratégie généralisée. Lorsque les préférences diffèrent (chapitre 3), les contrefactuels doivent être repensés, et donnent lieu à deux notions d'équilibre distinctes : d'une part, l'équilibre kantien multiplicatif, défini comme un vecteur de variables de choix qui domine, du point de vue des joueurs, toute déviation prenant la forme d'une multiplication des éléments du vecteur par un facteur non négatif (p. 41) ; d'autre part, l'équilibre kantien additif, défini comme un vecteur de variables de choix qui domine toute déviation ayant la forme de l'addition d'une constante aux éléments du vecteur (p. 43). Ces représentations du protocole d'optimisation coopérative sont généralisées dans le chapitre 4, tandis que le chapitre 5 discute le rôle – ici négligeable – de l'altruisme. Dans le chapitre 6, Roemer se demande si tout équilibre kantien basé sur des préférences égoïstes ne pourrait pas être *aussi rationalisé* par un équilibre de Nash basé sur des préférences étendues (prenant en compte l'ensemble de l'allocation). Roemer montre que cette autre rationalisation est possible, mais défend la pertinence de l'équilibre kantien, au nom du fait que les préférences étendues nécessaires pour cette rationalisation peuvent prendre des formes complexes très éloignées des préférences égoïstes (p. 105-106). Le chapitre 8 analyse la *survie* des agents de type kantien en présence d'agents de type Nash. La question de savoir si les agents kantiens ont un avantage évolutif (ou pas) dépend du type de jeu considéré. Roemer affirme (p. 125) que, dans des jeux de coordination pure (c'est-à-dire admettant plusieurs équilibres de Nash en stratégie pure pouvant être ordonnés en termes de dominance parétienne), les agents kantiens poussent les agents de type Nash à l'extinction, résultat infirmé par J.-F. Laslier (« Do Kantians drive others to extinction ? » PSE Working Paper 2020-28). Le chapitre 9 étudie les approches antérieures de la coopération (p. e. l'altruisme conditionnel de Rabin), auxquelles Roemer reproche de rester dans le cadre étroit représentant celle-ci comme un équilibre de Nash (p. 137). De plus, ces approches reposent sur des hypothèses fortes dans le cas de jeux joués par un grand nombre d'agents, contrairement au protocole d'optimisation coopérative de Roemer (p. 137-138).

La seconde partie du livre (chapitres 11 à 14), qui étudie les implications de l'optimisation kantienne dans diverses économies de marché, permet à Roemer de revenir sur des problématiques étudiées dans des ouvrages antérieurs, comme la réduction des émissions de gaz carbonique (chapitre 11), étudiée dans *Sustainability for a Warming Planet* (écrit avec H. Llavador et J. Silvestre, Harvard University Press, 2015), et la construction d'une économie socialiste de marché (chapitre 13), étudiée dans *A Future for Socialism* (Harvard University Press, 1994). Au début du chapitre 13, Roemer note une lacune récurrente du projet socialiste : « toutes les tentatives de construction d'un socialisme de marché avec lesquelles je suis familier ont limité la partie « socialiste » de leurs propositions à une modification des droits de propriété des firmes [...]. Ces modèles de socialisme de marché n'ont pas inclus le moindre protocole précis de coopération dans le comportement des agents [...] » (p. 178-179). Pour remédier à cette lacune, Roemer étudie deux formes d'économie socialiste de marché, où soit le marché du travail, soit le marché du capital, est gouverné par l'optimisation kantienne. Dans chacun de ces cas, l'équilibre obtenu est efficace au sens de

Pareto pour tous niveaux du taux de taxation sur les revenus. L'optimisation kantienne permet ainsi de « dissoudre l'arbitrage entre l'efficacité et l'équité » (p. 206).

La conclusion (chapitre 15) pose la question de la *nature* des concepts d'optimisation kantienne et d'équilibre kantien : concepts positifs ou normatifs ? Roemer répond : « Je ne peux pas argumenter que les équilibres kantiens additifs et multiplicatifs ont été conçus comme des descriptions de la réalité. Ils sont, autant que je sache, des concepts principalement normatifs. Ils sont des prescriptions pour le comportement. » (p. 216). Pour Roemer, ces concepts sont *destinés à organiser la coopération entre les hommes*. Il s'agit de la contribution politique majeure de l'ouvrage : donner à la gauche un nouveau logiciel de pensée, une nouvelle rationalité, pour résoudre les problèmes issus des comportements opportunistes anciens (réchauffement climatique, etc.). C'est toutefois sur une triple interrogation que nous souhaitons conclure ce compte-rendu. Dans la mesure où les politiques publiques (réduisant les dommages causés par l'optimisation classique) peuvent évincer, dans une perspective évolutive, les comportements d'optimisation kantienne, comment concilier politiques correctrices et optimisation kantienne ? Quelle division du travail moral entre les individus et les institutions ? Est-ce que prôner un changement de rationalité nous rapproche d'une société juste ou nous pousse vers des utopies plus lointaines ?

Grégory PONTIÈRE